

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

BUENOS AIRES, 18 Mars 1894.

EN SORTANT

Le vent de la réaction souffle en tempête.

La mer où voguent et se heurtent les idées, expression du Passé, Présent et Avenir, est devenue dangereuse. Chaque jour elle engloutit quelques uns des hardis navigateurs qui, malgré le péril, promènent leur pavillon au milieu des éléments déchainés.

Il serait prudent de rester au port, bien abrités par l'ignominieuse digue de la soumission.

Sortir, malgré la tourmente qui menace toute tête qui ne se courbe pas servilement, sous la férule despotique des pirates de la baie bourgeoise, c'est mourir à la mort, c'est aller s'offrir à toutes les injures, à toutes les calomnies, d'une presse vénale, adoratrice fervente des maîtres du jour, qui saura trouver pour nous, pauvres hères, des termes flétrissants, inventer des abominations odieuses.

Et bien, qu'importe! Au large, camarades; gagnons la pleine mer! Nous sombrerons peut-être; tout au moins, ce sera avec la consolation suprême d'avoir fait notre devoir.

Avant de franchir la passe, il nous reste à dire ce que nous sommes et ce que nous voulons :

— Nous sommes des travailleurs sans cesse courbés sous l'écrasant labeur quotidien qui ne suffit pas à nous faire vivre. Nous sommes les meurtris, ilis de meurtris, d'une organisation qui, de plus en plus, sacrifie aux loisirs de quelques oisifs la vie de la généralité.

— Nous sommes ceux pour lesquels ne parla jamais la justice, ceux qu'écrasa la plus révoltante des injustices.

— Nous sommes de ceux qui, affamés d'idéal, sont sans cesse rejetés dans la plus horrible des réalités. Epris du beau et du grand, nous sommes implacablement condamnés à vivre dans le noir affreux d'une vie sans espérance, souvent sans pain!

— Amoureux passionnés de l'harmonie des rapports sociaux, nous sommes jetés dans cette horrible bataille où l'homme fait sa proie de l'homme...

— Amants de la Liberté, nous sommes esclaves!

— Adorateurs de la Vérité, nous vivons et ne pouvons vivre que de mensonges!

— Désirant le bien-être pour tous, nous voyons les producteurs de toutes choses mourir de misère à côté de l'obésité d'une classe de parasites.

Voilà ce que nous sommes!

Ce que nous voulons?

Le contraire de ce qui est!

— Nous voulons une organisation faite par et pour les individus, au lieu et place d'individus façonnés pour une organisation.

— Nous voulons que chacun trouve sa place au banquet de la vie. Si la table est trop petite, qu'on mette des rallonges.

— Nous voulons que tout être humain puisse satisfaire à tous les besoins de sa nature physique, morale et intellectuelle.

— Que le bien-être général, gage harmonique de l'avenir, tue la misère présente.

— Que, où règne le despotisme, fleurisse la Liberté.

— Que l'homme puisse être l'ami de l'homme.

— Nous voulons que l'humanité abandonne la route souillée de sang et de crimes où l'ont conduite jusqu'à ce jour ses spoliateurs, pour s'acheminer franchement sur la grande voie qui mène vers la Justice et la Liberté pour tous.

Si être et vivre, nous l'avons dit, nous ne pouvons pas, et si dans ceux qui aujourd'hui nous force croient devoir nous en punir en nous bâillonnant, qu'ils le fassent!

Qu'ils le fassent, mais qu'ils se souviennent. Jamais gouvernement n'a empêché la Vérité de se faire jour. Chassée du grand jour de la discussion publique, l'idée poursuit son chemin à travers les rangs assombris de ceux qui la confessent, conquérant les cœurs et gagnant les esprits.

La nature est faite de transformations. Aucune forme n'est immuable. Les systèmes politiques, tout ce qui reste, doivent subir la grande incessante transformation.

Qu'on laisse les choses et les individus suivre leur développement, sans apporter d'entraves, et tout s'opère sans choc.

Qu'on accumule les obstacles sur leur passage, et la force d'attaque s'affaiblira dans les mêmes proportions.

Il est aussi puéril de tenter d'arrêter l'humanité en marche vers d'autres avens, qu'il serait insensé d'arrêter un torrent se précipitant de la cime des hautes montagnes.

Quand à nous, humbles soldats d'une grande cause, nous ferons notre devoir, tout notre devoir.

Nous nous présentons dans l'arène avec notre foi inébranlable dans la justice de notre cause. Nous n'avons d'autres armes que le brûlant souvenir des misères passées et présentes, notre amour de tout ce qui est beau, bon et juste, mais, surtout, l'Espérance que le triomphe est proche, le triomphe qui, au lieu et place des malsains appétits d'aujourd'hui, fera naître :

L'Amour et la Justice.

18 MARS

Pareille au phénix de la légende, renaissant de ses propres cendres, l'idée Révolutionnaire semble puiser dans chacune de ses défaites une impulsion nouvelle, une force plus grande.

Depuis que la Bourgeoisie, trahissant le peuple, s'est octroyé tous les bénéfices de la révolution du siècle passé, les révolutions se sont produites...

Après les massacres de la République en Juin 1848, ceux de l'Empire, les déportations, les persécutions de toutes sortes, éclate le formidable mouvement révolutionnaire de la Commune de Paris.

Victorieuse à ses débuts, la Révolution est de nouveau battue après quelques semaines de lutte acharnée.

Il serait oiseux de se livrer à la critique des causes qui ont amené la défaite. Une critique a été faite trop souvent qu'il soit nécessaire d'y revenir. Il est à constater que, malgré sa courte durée, malgré ses fautes, la Commune occupe dans l'histoire du prolétariat un point culminant. Son action a été d'une puissance inconnue jus-qu'à ce jour, non seulement sur l'esprit de la nation française, mais sur le prolétariat universel, qui a fait sien la cause des travailleurs de Paris.

La Commune a eu surtout cet inappréciable résultat de prouver que, malgré la Révolution Française, l'antagonisme des classes continuait, antagonisme si aigu aujourd'hui qu'il ne peut être résolu que par la suppression de l'une d'elles. Elle a fait l'irréfutable preuve que la Bourgeoisie entendait ne céder aucun de ses privilèges; elle a prouvé préemptoirement que le prolétariat ne s'affranchirait que par l'expropriation de la classe possédante et dirigeante.

La férocité méthodique qui a présidé à la répression, a montré que le prolétariat, dans la révolte de demain, ne doit négliger ni dédaigner aucun des moyens qui peuvent lui assurer la victoire, car, si la fortune trahissait encore ses efforts, la répression assumerait de telles proportions que son affranchissement en serait retardé pour de longues années.

Cette quo conté, il faut que les travailleurs triomphent. Pour assurer ce triomphe, il suffit de se souvenir et de profiter des leçons de l'histoire et, à ce point de vue, nous sommes tranquilles. Si la Bourgeoisie n'a pas oublié, le peu-

ple ouvrier se souvient chaque année davantage. Malgré qu'un quart de siècle ait passé sur la Commune, jamais souvenir ne fut plus vivant. Loin de l'affaiblir, le temps le ravive avec une intensité bien faite pour ranimer les courages chancelants.

L'idée révolutionnaire, représentée par la Commune de Paris, a brisé le cercle étroit où elle évoluait pour se répandre par le monde; elle a fait justice de toutes les sottises, de toutes les calomnies dirigées contre elle; elle s'est dépouillée des vieux oripeaux du sentimentalisme et a pris une forme concrète et positive. Ses revendications ne sont plus noyées dans le vague, elles sont nettes, précises et formelles, et c'est là que réside sa force, c'est là que son succès donnera la victoire.

C'est vainement que la presse vénales a cherché de sauter le souvenir de la grande insurrection populaire, ce souvenir fécondant destiné à rallier toutes les forces révolutionnaires brille chaque jour d'un éclat nouveau. Alors que la Bourgeoisie pouvait espérer que l'idée était à jamais enfouie sous les cadavres, elle pourra constater aujourd'hui combien grande était son erreur.

Oui, aujourd'hui, malgré l'ère de persécutions inaugurée au grand jour, malgré que les prisons regorgent de révolutionnaires, malgré la suppression des organes ouvriers, en face des échafauds qui se dressent pour quelques-uns, malgré les tortures appliquées, la Bourgeoisie va assister à ce grandiose spectacle d'un monde cherchant dans la commémoration d'une date l'énergie nécessaire à la continuation de l'œuvre ébauchée par la Commune de Paris.

Dans les villes, dans les hameaux, dans toutes les nations du vieux et nouveau continent, dans toutes les langues, on va fêter le 23^e anniversaire du 18 Mars 1871. Alors que les gouvernements sont des alliances contre les travailleurs, alors que les armées se préparent à la guerre de nation contre nation, le prolétariat universel, celui de la ville et celui des champs, rejetant loin de lui toute idée de patrie, va se tendre la main par-dessus les frontières et se préparer à la guerre sociale, négation de toutes les guerres entre les peuples.

Au rôle de la réaction qui tant la monstrueuse idée de Pater, va reprendre le formidable cri de: «Vive la Commune! Vive la Révolution Sociale!»

AVIS

Aux Corporations et Associations Ouvrières

Nous avisons les corporations et associations ouvrières de la capitale et des provinces, que nos colonnes leur sont ouvertes pour tout ce qui concerne la discussion des questions sociales et ce qui a trait à la défense de leurs intérêts.

Nous les invitons également à nous envoyer les convocations de leurs réunions pour qu'elles puissent être insérées.

UNE LETTRE

Pour répondre au but que nous nous sommes proposés en publiant notre modeste organe, nous avons demandé la collaboration des hommes à qui leur grand savoir et leur longue étude de la question sociale permet d'exposer clairement les raisons qui militent en faveur d'une transformation sociale. Malheureusement, nous sommes tombés en pleine période de fièvre. Les événements qui se sont produits depuis quelques mois, la période de persécutions inaugurée en Europe, ne permettent pas à ceux qui livrent là-bas le grand combat des exploités contre les exploitateurs, des opprimés contre les oppresseurs, d'émietter leurs efforts qu'ils doivent diriger vers un but unique. Telle est la réponse que nous avons reçue de tous ceux à qui nous nous sommes adressés.

La lettre d'Elisée Reclus que nous publions, résume toutes celles que nous avons reçues.

Sèvres, 25 - XI - 93.

CHERS CAMARADES,

Vous me demandez de vous aider par ma collaboration, mais si vous saviez combien grande ici est notre besogne, vous comprendriez qu'il est impossible de songer à nous disperser ainsi en mille travaux distincts. Nous sommes dans une période de grande propagande et d'activité fructueuse: il faut s'occuper de nos propres pièces, sans songer à tirer le canon à dix ou cent mètres plus loin. C'est afin de donner plus de précision et de valeur à mon travail d'ici que je ne puis accepter de collaborer à celui de là-bas.

Bien cordialement à vous à vous tous et à la cause.

Elisée Reclus.

Néanmoins, quoique nous ne puissions compter avec l'aide directe du savant géographe, nous publierons, dans notre prochain numéro, l'intéressante épître qu'il a écrite tout dernièrement sous le titre:

A MON FRÈRE LE PAYSAN,

où l'auteur, dans le style large et puissant qu'on lui connaît, exhorte le travailleur des champs à s'affranchir de la vie de misères qui est son lot et de conquérir, par tous les moyens, la place d'homme libre qu'il doit occuper dans la société.

MOUVEMENT SOCIAL

La conspiration du silence va recommencer.

Les éclopés du Palais Bourbon viennent d'être saisis d'une mesure d'urgence concernant l'interdiction, pour

les journaux, de publier les comptes-rendus des procès des anarchistes dans le but avoué d'enrayer la propagande que les dites publications produisaient au sein des populations ouvrières.

Pour une fois, ce qu'on appelle la Justice aura fait montre d'un peu de pudeur en tenant secrètes les infamies qu'elle commet journellement dans son antre quand il s'agit de condamner un camarade. Pour ce qui est de ralentir la marche de l'Idée, tous les votes imbéciles de nos législateurs républicains et autres n'y suffiront pas, les persécutions sans nombre dont le parti a été l'objet jus-ici n'ayant fait que le fortifier davantage en lui amenant des défenseurs plus énergiques et dévoués.

Puisque nous parlons du troupeau délinéant, voyons un peu à quoi a occupé son temps, depuis un mois et demi, celui de tous les pays.

Au lendemain des explosions qui se sont produites aux dépotoirs français et italien, ce coup d'oeil rétrospectif ne manque pas d'une saveur toute particulière.

Oyez:

Belgrade (Serbie), 29 janvier. — Les nouveaux IMPOTS décrétés en Serbie donnent lieu à des protestations énergiques de la part de la population qui se refuse à payer toute nouvelle taxe.

Londres, 1 février. — Un télégramme de Lisbonne annonce que de sérieux désordres se sont produits à Oporto à la suite de la promulgation des nouveaux IMPOTS. Plusieurs navires de guerre ont été envoyés devant cette ville pour rétablir l'ordre.

Copenhague (Danemark), 9 février. — De nombreuses réunions sont organisées dans les campagnes, par les agriculteurs, pour protester contre les IMPOTS qui écrasent les populations rurales.

Paris, 9 février. — Le ministre des finances fait étudier un projet devant grever d'un IMPOT l'industrie des tabacs.

Pamplona, (Navarre), 1 février. — Un mécontentement général règne dans toute la région suscitée par les nouveaux IMPOTS. De violentes réunions sont tenues journellement où est acclamée la résistance aux nouvelles taxes.

Madrid, 20 février. — Un grand nombre de meetings ont eu lieu dans les provinces basques pour protester contre les nouveaux IMPOTS.

Nous en passons, car la liste serait trop longue. Quand à ce pays-ci, on n'impose plus rien car tout est grevé de façon à faire la vie belle à nos maîtres et à assurer à nos Honorables coquins les MILLE piastres qu'ils se sont octroyés par mois.

Après cela, quand une bombe éclate au milieu des débats de la gent gouvernementale, on serait mal venu à nous parler de l'indignation populaire. La haine du peuple! mais elle est, comme on vient de le voir, toute acquise à ceux qui le dépouillent sans vergogne!

La Sicile est soumise, l'ordre règne depuis Palerme jusqu'à Messine. Quarante mille soldats ont été nécessaires pour réprimer l'insurrection. Cela seul prouve bien le caractère menaçant qu'elle avait prise pour les institutions capitalistes sous lesquelles agonise la malheureuse péninsule. C'est, encore une fois, partie remise. N'importe! un peu plus de haine envers les oppresseurs gonflera le cœur du prolétariat sicilien lorsque éclatera le jour de la lutte décisive.

1.200.000 hommes de toutes les nations du vieux continent ont pris part aux grandes manœuvres militaires effectuées pendant l'automne de l'année 1893.

Ces soldats ont brûlé 60.000.000 de cartouches qui portent à 150 millions de francs les dépenses occasionnées par ce déploiement de forces.

Pendant les opérations des troupes plusieurs centaines d'hommes de toute arme sont morts de fatigues, de mauvais traitements et d'insolations et leurs familles plongées dans la misère.

Des champs immenses ont été saccagés, des plantations détruites et plusieurs maisons démolies.

Avec ces cent cinquante millions, divisés en partie de mil francs, on aurait fait vivre cent cinquante mille familles pendant un an!

D'une lettre que nous avons reçue d'un camarade actuellement à Paris, nous détachons les lignes suivantes:

... Le temps me manque absolument pour vous envoyer de longs détails sur la situation économique de la France, mais voici qui est plus éloquent que tout ce que je pourrais vous dire:

En janvier de cette année il y a eu à Paris:

Table with 2 columns: Category and Count. Accidents de travail: 16; Suicides: 78; Morgues: 30; Morts de froid: 20.

Total: 144 nouveaux assassinats à ajouter au bilan des crimes de la bourgeoisie.

TRIBUNE LIBRE

Notre but, en publiant cette feuille, est de provoquer, parmi nos camarades les travailleurs, l'étude et la discussion de leurs intérêts.

Cette discussion, nous la désirons aussi large, aussi complète que possible.

Pour cela, il est nécessaire que chacun puisse exposer son idée.

Cette possibilité nous l'offrons à qui la voudra.

Sous la rubrique TRIBUNE LIBRE nous publierons, tels que nous les recevrons, les articles traitant des intérêts généraux du prolétariat. Seulement, la place est restreinte par l'exigence de notre format. Nous prions tous les camarades qui aurent recours à la

TRIBUNE, d'être aussi bref qu'ils le pourront pour qu'un plus grand nombre y trouve place. Plus la discussion sera générale, plus grands seront les résultats.

Il reste bien entendu que toutes les publications faites dans la TRIBUNE n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Les manuscrits ne seront pas rendus.

SPECTRE DE LA FAIM

Il y a quelques semaines les journaux européens arrivés ici nous apportaient des nouvelles terrifiantes sur les froids sibériens qui ont marqué, là-bas, l'hiver de cette année, ainsi que sur la misère atroce dans laquelle se trouvait plongée la plèbe.

Il paraît que la sinistre chronologie relevé chaque jour à la troisième page de ces honnêtes feuilles, a en le don d'émouvoir les braves gens qui, bien carrés dans leur fauteuil, emmitouflés de fourrures, le dos au feu et le ventre à table, ne pouvaient se figurer que la rue noire et triste fût un pareil réceptacle d'infortunés et de misères.

Un moment, le superbe sang-froid du bourgeois au cœur dur, de ce bourgeois féroce pour qui la question sociale est une amiable blague, fut ébranlé devant l'énumération des souffrances sans nombre endurées tous les jours par toute une population errante de lamentables fantômes...

Il fut ébranlé mais non par la pitié...

Un sentiment de crainte instinctive le prit, lui, l'homme heureux, à l'abri du besoin, en se voyant entouré de tout ce luxe, de tout ce bien-être fait des privations et des larmes des autres; il eut comme une vague intuition que tout ce confort qui caressait, en la chatoignant, sa stupide vanité, il ne tenait qu'au peuple de s'en emparer de vive force et de le chasser de cette maison où tout se trouvait combiné pour le repos et le plaisir...; une rouge vision lui passa devant les yeux, il crut entendre, en bas, les piques résonnant sur le pavé, annonçant l'avalanche de la cohorte en guenilles, l'armée implacable des affamés se ruant à l'assaut des vivres...

Puis, la réflexion lui vint, et il sourit; il se prit à croire le péri exagéré. Du reste, la Ville avait voté des fonds, organisé des secours, le mal serait enrayé... Il n'y avait qu'à attendre avec patience...

Mais voilà que les carrosses de ces Messieurs — au sortir des théâtres et des bals étincellants — se trouvaient soudain en détresse devant les corps raidis des misérables couchés sous le tapis manteau de neige recouvrant les chemins...

Le trac, un trac affreux les prit, ces purs et vertueux philanthropes: un coin des infamies sociales déboulant de leur égoïsme féroce, venait de leur apparaître dans toute sa férocité et repoussante horreur...

Ne s'en rapportant plus à l'efficacité

des mesures prises par les édiles, ils firent appel à tous les hommes de cœur de leur entourage bouddin, gens charitables, qui s'empressèrent d'organiser des souscriptions monstres, de brillantes sauteries au cours desquelles de gracieuses jeunes filles au décolleté provoquant trouvèrent matière à distraction nouvelle en allant, de groupe en groupe, recueillir l'obole du riche pour son ager, dans le possible, l'infortune du pauvre.

La charité, en France, ne perd jamais ses droits... ses droits à la réclame, sans doute, car les résultats pécuniaires furent piétreux... Il n'y a là rien qui étonne; ces gens-là peuvent-ils faire quelque chose de beau, de grand ou de noble? Leur charité mesquine, quelques cent mille francs soutirés à la peur fut juste suffisante pour permettre aux plus éprouvés, aux plus nécessiteux, d'acheter un fagot de bois, un morceau de pain...; après... oh, après! c'est, comme avant, le morne désespoir, les tortures affeuses de la faim et du froid, c'est l'effrayante nuit glaciale de la vie sans but et sans espérance, c'est l'horrible problème journalier à résoudre: le pain pour les petits, le pain pour tous!...

Il y avait donc une question sociale? Et oui! bourgeois maudits! il y en a une, et menaçante. Car ce coin du voile levé sur les misères humaines ne vous a montré qu'une infime partie des iniquités dont est faite la vie de la plèbe... et votre charité insultante, pour plus spontanée, pour plus grande et désintéressée soit-elle, ne sera jamais le baume qui cicatrisera la plaie...

Déjà, de sourds grondements montant du pavé vous ont fait tressaillir d'inquiétude. La bête humaine, acculée par la famine, a rôdé autour de vos somptueux palais. Prenez garde! Si vous avez pu la dompter, cette fois encore en faisant miroiter à ses yeux le doré de vos promesses menteuses, las d'être bernée, la vile populace, ayant à choisir entre la mort par le plomb ou la faim, n'hésitera pas...

Mais, que dis-je, bourgeois! regardez!...

Regardez, là-bas, dans le sud lointain, cette lueur blafarde... Ecoutez ce roulement de tonnerre mêlé de mille bruits confus... on dirait que la brise apporte l'écho affaibli de l'épouvantable fracas des cloches sonnant à toute volée l'heure de la révolte!...

Cette immense clameur, ce rouge sinistre qui colore l'horizon, c'est le signal du combat, c'est l'appel aux armes des Siciliens affamés, c'est le vibrant tocsin qui ébranle les airs et apporte aux souffrants de tous les pays, dans un cri de farouche allégresse, la nouvelle de leur délivrance prochaine, la fin de leurs maux et leur vengeance!

Utopie

Aussitôt qu'un révolutionnaire socialiste (rien des buveurs d'eau sucrée) veut exposer la somme de bonheur qu'une société pourrait acquérir en

en refondant son organisation sociale, les séides à la solde de la minorité exploitante et gouvernante entonne le refrain: Utopie! utopie! et la grande foule ignorante reprend en chœur: Utopie! utopie!

Voyons, chers camarades, isolons-nous, pour un instant, de toute influence étrangère, causons entre nous qui souffrons de la même maladie de misère, et voyons si notre rêve de bonheur est si utopique que veulent bien le dire les intéressés.

Tout d'abord, qu'est-ce que nous voulons, nous, les lépreux, les galeux que les gouvernements pourchassent? Le savez-vous d'une manière exacte, vous qui ayant les mêmes intérêts que nous, faites quelques fois chorus avec eux?

Evidemment non, car vous seriez avec nous contre eux.

Ce que nous voulons, c'est la fin de la misère, la fin de l'oppression, qui est son corrolaire inévitable.

Vouloir la fin de la misère, c'est être utopique, parce que, vous dit-on, depuis que le monde est monde, c'est-à-dire depuis toujours, la misère existe.

Que la misère ait toujours existé, c'est possible, mais qu'elle doive se perpétuer, c'est autre chose.

Il y a des choses qui avaient existé de tout temps — de tout temps connu, au moins — et qui, aujourd'hui, ont disparu. D'autres, dont rien ne révèle l'existence dans le passé, sont apparues de nos jours sous l'effort patient et continu des hommes de science.

Voyez, par exemple, l'esclavage. L'histoire qui remonte le plus loin dans le passé, nous signale l'existence de cette honteuse plaie de l'humanité. L'esclavage est disparu de presque toute la surface du globe connu et, de nos jours, les intérêts de quelques puissants coquins, il n'existerait plus qu'à l'état de souvenir.

Quand le premier cri d'un cœur vraiment humain s'est fait entendre contre cette abominable institution, il fut immédiatement couvert par les mêmes cris que l'on entend aujourd'hui: Utopie! utopie! L'utopie est pourtant devenue une réalité.

Quand des penseurs hardis attaquèrent l'autorité de l'Eglise et du roi, on cria aussi: Utopie! utopie! criminelle utopie! On brûla les utopistes, on en pendit, on les écartela, et aujourd'hui les jours des dernières monarchies sont comptés et les églises sont désertées.

De nos jours, quand un ingénieur fit part à A. Thiers de son projet de chemin de fer, cet homme, qui passa pour un génie, s'écria: Utopie pure! « jamais ça ne marchera »!

Voilà encore une utopie passée dans le domaine de la réalité, utopie dont la réalisation est en train de transformer la face du monde.

Toutes les idées nouvelles, voyez-vous, camarades, ont été traitées d'utopiques à leur début. Cela tient surtout à ce que l'organisation que nous avons est basée sur la dualité des intérêts. Ce qui fait vivre l'un tue l'autre.

Quoi qu'en disent les historiens, les hommes d'Etat et autres charlatans, la société est divisée en deux classes.

La moins nombreuse, une infime mi-

norité, qui exploite et vit largement à ne rien faire.

L'autre, la grande multitude, l'immense majorité, presque l'unanimité, qui est exploitée et dont les membres meurent de privations en produisant tout.

Les intérêts de ces deux fractions de l'humanité sont diamétralement opposés, ils sont irréconciliables: le duel engagé ne peut se terminer que par l'absorption d'une classe par l'autre.

La classe possédante ne peut pas absorber la classe dépossédée, puisque cette absorption serait la fin de ses privilèges; elle ne le cherche pas, du reste. Ce qu'elle veut, c'est dominer, régner sur la grande masse qui lui fait la vie si belle.

Ce que nous voulons, nous les représentants de la classe exploitée, ce que vous devez vouloir avec nous, camarades, c'est absorber la classe dominante, c'est-à-dire nous élever à son niveau de bien-être matériel, en l'« élevant », elle, classe dominante et possédante, à notre niveau moral.

Il ne s'agit pas de déposséder qui que ce soit, il s'agit simplement de faire rentrer l'humanité entière en possession du bien être également dû à tous.

Il ne s'agit pas de diminuer la jouissance de personne, mais de l'assurer à tous.

Le vieux monde a vécu de rivalités, de compétitions, d'antagonismes, de guerres et de haines: il a produit des ruines.

Sur ces ruines, le monde nouveau doit s'élever sur l'harmonie, soutenu par la paix et l'amour, seules sources inépuisables de bonheur et de réel progrès.

Voilà, camarades, l'Utopie que nous caressons. Demain, si vous le voulez, elle sera une heureuse réalité.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

Le groupe « La Chispa », 0.50 — Deux frangines anarchottes, 7.50 — L. D., 1.50 — V., à Tucuman, 30 — J. L., 10 — B., 10 — A. L., 1.50 — R., 1.50 — D., 1.00 — Réunion du 6 novembre 1894, 6.50 — Grupo Cervezeria Zoroukinski (Lujan), 4. — Total: 74 \$.

PETITE CORRESPONDANCE

S. W., à Mendoza. — Reçu lettre. Tout va bien.

V. Q., à Tucuman. — Reçu lettre et envoi, merci. « Persécution » arrivé trop tard, publierons dans prochain numéro.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorea, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitución et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673. Le demander également aux crieurs.